Avant-propos

Héritiers d'une même histoire, les descendants de la colonisation portugaise et de la colonisation française dans les Amériques se connaissent encore trop peu.

Les Antilles ont avec le Brésil des attaches fortes mais peu connues, et qui ont à voir avec l'objet du présent ouvrage. On sait que l'essor sucrier de la Guadeloupe et de la Martinique doit quelque chose à l'histoire brésilienne, quand, au XVII[e] siècle, des planteurs chassés du Brésil par les conflits d'influence coloniale entre les Portugais et les Hollandais sont arrivés sur les deux îles françaises avec leur expérience, leurs capitaux et leurs esclaves. Les Antilles françaises gardent encore quelques traces de cette époque, suffisamment pour que des recherches avancées soient menées dans ce domaine et permette de mieux mesurer cette influence.

La Guyane, bien que voisine depuis toujours, pose maintenant un regard nouveau sur l'Amapá, État de l'extrême-nord du Brésil. Comme pour rattraper le temps perdu, poussée par les impératifs géopolitiques des grands blocs, elle s'est engagée dans une politique de rapprochements et d'échanges. Des liens historiques et culturels insoupçonnés ont commencé à être redécouverts et exposés, montrant peu à peu comment, au-delà de frontières parfois artificielles, palpite un vaste monde nord-amazonien.

Le marronnage, une donnée familière dans des sociétés qui connurent l'esclavage, renvoie également vers le Surinam, autre pièce du puzzle. Des travaux exhaustifs ont montré comment, là encore, le marronnage au Surinam et les quilombos – leur équivalent brésilien – entretenaient des liens imprévus.

La méconnaissance réciproque se révèle dans le peu d'ouvrages disponibles et accessibles permettant de passer directement du monde brésilien au monde antillo-guyanais, et inversement. Les différences de langue et la rareté des traductions ont été une des causes de cet état de fait. Mais pas la seule. Le centralisme à la française, le poids et l'influence des cultures anglophones et hispanophones, l'attracteur récent et irrésistible de la créolité n'ont guère permis, dans l'outre-mer français, de prolonger plus loin la quête des racines communes. Pourtant, bien des similitudes et des rapports restent à rappeler, à mettre à jour, ou tout simplement à découvrir. Il y a une place impérieuse aujourd'hui, pour une connaissance plus forte d'un passé où se révèlent des liens insoupçonnés qui élargissent les perspectives interculturelles entre différentes parties des Amériques au destin comparable.

Ce livre ressemble à un livre d'histoire, mais se veut plus humblement un compte rendu de lectures, enrichi de commentaires et d'analyses. La connaissance de l'Histoire passe par la lecture des textes, anciens et modernes. Nous sommes donc avant tout des lecteurs actifs, curieux et interrogateurs, et nous ne perdons jamais de vue ce que nous devons aux historiens. Nous ne nous plaçons pas en imitateur, ni en concurrent ni en critique, mais en débiteur. Nous leur devons de pouvoir d'accéder au passé et à sa compréhension. Eux seuls peuvent être crédités du mérite de nous mettre en rapport avec des mondes perdus. Nous n'avons que la modeste ambition de nous placer à un point de rencontre des cultures et de jouer un rôle d'intermédiaire, et de permettre à un public particulièrement ouvert et attentif aux faits de civilisation dans les Amériques noires l'accès à une période de l'histoire brésilienne qui interpelle quiconque se reconnaît dans le métissage, la créolité, le mélange des hommes et des cultures. Ce fut au prix de la violence. Mais l'Histoire ne s'écrit pas à Dysneyland.

Terminologie et traduction

Nous avons choisi de conserver le terme *« Quilombolas »* pour désigner ceux qui sont appelés « Marrons » dans le contexte antillais, caribéen et surinamien. (Il existe une variante, *Calhambola*, qui semble davantage correspondre au Minas Gerais du XVIII[e] siècle.) En effet, « marron » est très fortement identifié à l'histoire de la Caraïbe, au point qu'on hésite à le substituer à son équivalent brésilien. Le souhait de conserver la forte identité brésilienne des rebelles des Palmares l'a emporté. Par ailleurs, les auteurs brésiliens utilisent le mot *Quilombola* dans la littérature relative au marronnage antillais et caribéen, « marron » n'étant pas toujours considéré comme suffisamment connu pour des lecteurs brésiliens non spécialistes. Nous appelons aussi *Palmarinos* les habitants des Palmares, terme usuel dans les ouvrages s'y rapportant. Nous prenons la liberté de le doter de la majuscule marquant en français les noms propres, nationalités et ethnies.

A propos de « Palmares », nous avons préféré l'utiliser le plus souvent sous sa forme plurielle telle qu'elle apparaît fréquemment dans les chroniques ; le mot « quilombo », qui désigne l'endroit où se regroupent des esclaves fugitifs, est très fréquemment utilisé au singulier dans la littérature sur le sujet pour qualifier les Palmares, aboutissant à l'expression au singulier « quilombo de Palmares » laissant croire qu'il s'agit d'une seule agglomération de grande taille, et d'une seule communauté. En réalité, il s'agissait bien d'une vaste région parsemée de nombreux quilombos, et le pluriel que nous conservons pour les Palmares, tout comme l'expression « quilombos des Palmares » vise à maintenir cette perspective.

Le terme quilombo lui-même est apparu seulement à la fin du XVIII[e] siècle, c'est-à-dire bien après les débuts du marronnage brésilien. Le mot le plus courant à l'époque coloniale est *mocambo*, et il est encore valable aujourd'hui.

Les mots portugais (souvent d'origine africaine) sont donnés en italique conformément aux règles typographiques qui identifient les mots en langue étrangère dans un texte en français. Mais nous avons fait le choix d'inclure « quilombo » dans la liste des mots brésiliens acceptés en français, comme samba ou favela, et nous l'écrirons donc en romain, et sans guillemets*.

---

* Les noms propres d'origine africaine sont reproduits avec des variantes dans les textes historiques. C'est en particulier le cas de Ganga-Zumba (premier roi connu des Palmares) ainsi retranscrit dans tous les ouvrages modernes. Nous nous conformons à cet usage. Toutefois on le trouve aussi sans trait d'union, en particulier dans les ouvrages plus anciens, et nous respectons la transcription originale pour les citations ou les références.

Bien que la quasi-totalité des références et des sources soient en portugais, les citations ont été traduites en français afin de permettre à tous les lecteurs d'avoir accès au texte sans difficultés. Une présentation bilingue aurait alourdi excessivement le texte. Dans tous les cas, la traduction des citations se veut extrêmement fidèle et rigoureuse, et les références du texte original sont toujours indiquées afin de permettre de s'y rapporter le cas échéant.

Prologue

União dos Palmares, Etat d'Alagoas, Brésil. Une petite ville comme des centaines d'autres. Une île au milieu d'un océan de canne à sucre. La région est vallonnée, presque accidentée par endroits, et les routes pour y arriver sont sinueuses, fréquentées surtout par les camions emmenant la canne vers les *usinas*. La ville elle-même n'est pas au bord de la route comme c'est si souvent le cas ; on y accède par un embranchement d'un kilomètre. Rien de particulier à voir : on fait le tour de l'endroit en moins d'une demi-heure et l'on pourrait repartir sans autres formalités. Sauf que le regard est accroché par quelques singularités : le petit supermarché à l'entrée s'appelle curieusement « Zumbi » ; et sur une des deux places de la petite ville, on remarque la librairie-papeterie « Quilombo ». C'est à ce moment que União dos Palmares cesse d'être une bourgade sans histoires pour devenir un lieu chargé d'histoire. Des gosses se proposent pour raconter à l'étranger une histoire étonnante. Tout le monde vous parle immédiatement, dès que vous manifestez un peu de curiosité, de la grande fête annuelle, du grand rassemblement noir de novembre. Le 20 novembre exactement : la date anniversaire de la mort de Zumbi, le grand chef du quilombo des Palmares. On était dans les dernières années du XVIII^e^ siècle. Une des plus incroyables épopées noires s'achevait dans le feu et le sang.

Il faut grimper, car c'est là-haut que tout s'est passé. Un massif escarpé et allongé boursoufle un morceau de plaine au milieu des collines. La ville est construite au pied, à une extrémité. On s'engage d'abord dans les routes en terre sillonnant les champs de canne. Seules les charrettes et les camions y circulent. Le chemin monte de plus en plus raide, serpente et ondule, comme si l'on cheminait sur une échine géante. Les Portugais l'avaient appelée « Serra da Barriga », la Montagne du Ventre.

Tout en haut, le panorama est impressionnant. On domine toute la région. Vers l'est on peut imaginer la côte, et la capitale de l'Etat, Maceió, à quatre-vingts kilomètres. C'est peu aujourd'hui. Mais il y a trois siècles, une telle distance représentait une éprouvante expédition. D'abord à cause de la forêt. Car du haut de ce belvédère un peu pelé, il faut imaginer une impénétrable forêt à la place des interminables cannaies : le Brésil, au début, n'était presque qu'une forêt, à l'exception des régions déjà desséchées du « *sertão* », l'intérieur du Nordeste. La colonisation a d'abord été un épuisant travail de déboisement, pour exploiter le *pau-brasil* – le bois brésil – et planter la canne à sucre. De cette végétation originelle il ne reste plus aujourd'hui que quelques taches clairsemées, et une Amazonie elle-même en danger.

Reportons-nous en l'an mille six cents et quelque chose : nous sommes sur une forteresse naturelle, protégés des Portugais par la distance, par une végétation luxuriante, par les versants abrupts – la roche par endroit est nue et verticale –, par la sécurité que donne cette position dominante depuis laquelle aucune expédition ne peut passer inaperçue : on repère la moindre fumée à plusieurs lieues. Les chroniques insistent sur la richesse de la terre et sur l'abondance de l'eau. Le climat est sain. Des fugitifs épuisés viendront s'y cacher, quelques poignées d'esclaves africains décidés à affronter l'inconnu plutôt que la servitude. Il faut pourtant du courage pour s'enfuir : partir vers l'ouest, vers l'intérieur, c'est perdre le contact avec un univers peut-être impitoyable, destructeur et avilissant, mais c'est aussi renoncer à la sécurité relative de la *senzala* [1] dans un monde étranger, sans repères, sans doute hostile, où l'on devra composer avec des puissances inconnues, avec lesquelles on ne sait pas communiquer, contrairement aux divinités bantoues qui ont suivi leurs enfants jusque sur ce continent nouveau et irrémédiablement lointain. C'est maintenant l'obligation de s'alimenter de ce qu'offre la forêt, à condition de la connaître ; c'est la peur de chaque instant des Indiens, des chasseurs de primes et trafiquants blancs, métis, et même noirs ; l'angoisse du châtiment, le fouet, le fer rouge, l'amputation si l'on est repris. Et ils sont repris, très souvent, car trop peu nombreux et rarement assez organisés pour se défendre efficacement. La petite taille et la discrétion des communautés sont une sécurité, mais aussi une faiblesse devant l'adversaire. Les quilombos qui ont duré ont été des groupements importants ou particulièrement isolés.

Malgré tous les risques, ils fuient, depuis le début, depuis les premières grandes plantations, dès la première moitié du XVI^e^ siècle, jusqu'aux derniers jours de l'esclavage en 1888. Une continuelle hémorragie pour le pays, un refus viscéral et instinctif de l'ordre esclavagiste, avec pour perspective nécessaire et suffisante sa propre liberté.

La montagne providentielle va permettre de durer, de s'installer, de planter, de construire des maisons, de s'organiser en groupe, puis en villages, en villes, en nation peut-être. Cette montagne va accoucher d'une civilisation nouvelle, noire, rebelle, indépendante, libre.

1 Dans le monde colonial et esclavagiste brésilien, *senzala* désigne les habitations des esclaves, tandis que la *casa-grande* (la grande maison) est la demeure des maîtres.